

Henri Guillemin
Préface à *Germinal*, d' Emile Zola
Editions Rencontre, Genève, 1968

Présentation

Guy Fossat

La publication, ci-après, de la *Préface* que rédigea Guillemin pour le *Germinal* de Zola, s'inscrit dans la poursuite de la rubrique "*Henri Guillemin préfacier*" que j' ai tenue dans le Bulletin annuel de *Présence d' Henri Guillemin* depuis 2016.

Il s'agissait de faire connaître Guillemin à partir de cette "production particulière" que constituaient pour lui, ses *Préfaces* ou ses *Introductions* à des ouvrages dont l'auteur (ou le thème) retenait son attention, à quelque titre que ce soit.

Il en fut ainsi pour trois de ses *Introductions*. A la *Grande histoire de la Commune*, de Georges Soria (Bulletin n°5, 2016) ; aux *Méditations poétiques*, de Lamartine (N°6, 2017) ; aux *Réveries du promeneur solitaire*, de Jean-Jacques Rousseau (N°7, 2018)

Le site internet prend maintenant le relais de cette rubrique.

Quelques lignes sur les apports de la présente *Préface*

Au lecteur pressé ou qui se plonge dans les ouvrages de Guillemin, cette *Introduction* peut permettre de découvrir, en quelques pages, à la fois ses *objectifs*, sa *démarche* et son *style*. C'est un concentré de ses ouvrages.

Objectifs : présenter un auteur et une oeuvre en cours de gestation, en alliant sans cesse ce que Guillemin perçoit comme ses qualités et ses excès. Autant dire qu'il ne vise pas la neutralité du critique littéraire: comme à son habitude, il prend parti. Il argumente. Il s'appuie sur de nombreuses sources. Le *Journal* de Goncourt ne lui suffit pas! Guillemin donne une place de choix, à la relation que les personnages entretiennent avec la religion, Dieu et la foi, et avec la sexualité, soit beaucoup de doutes. Quant à la politique, citons Guillemin : "*Regardons de près le "socialisme" de Zola. L'explosion de la Commune s'est produite ; Zola en a été le témoin ; et si les Versaillais lui ont fait horreur, il n'était pas d'accord avec les gens de l'Hôtel de Ville*". On trouve souvent, chez Guillemin, ce jeu de miroirs : les personnages de Zola ne sont-ils pas Zola lui-même? Ses reflets? Et nous, lecteurs d'aujourd'hui, demandons-nous, à notre tour, dans quelle mesure... Guillemin ne se retrouve pas aussi dans ces personnages, sortes de révélateurs de ses propres pensées plus ou moi enfouies?

Démarche : parcourir le livre comme ferait un lecteur et épingleur, tout au long de ce parcours, à la fois des citations de l'oeuvre et ses propres observations. Inconvénient pour le lecteur : le passage incessant du texte des citations (en caractères "droits"), et des commentaires du préfacier, (en caractères "*italique*.") Etourdissant!

Si Guillemin interroge beaucoup, il lui arrive aussi de se monter péremptoire. Exemples : "*Les notes de Zola pour Germinal nous les avons toutes, grâce à M. Van Tieghem*";

"*La loyauté d'Emile Zola est entière*", etc.

Style: s'adresser au lecteur et plus exactement, lui parler avec une certaine spontanéité, laissant vibrer sous la main du préfacier, ses humeurs, ses pensées, ses approbations ou réserves. Guillemin est "entier" dans son propos. Que de points d'exclamation ! "*Quant à l'univers de Germinal, je voudrais que nous le considérions ensemble, pour tâcher de déceler, sous les personnages, tout ce que Zola essaye, là, de nous dire, peut-être bien aussi, se dire à lui-même.*"

En bref pour Guillemin : « *Germinal, un nom dont le romancier s'empare, et qui, dans sa pensée, évoquera à la fois cette révolution nouvelle qui reste à faire, et la germination de l'équité.* »

« *Sur le sens du livre, pas d'hésitation, n'est-ce pas ? Les notes de travail nous ont éclairés. Cependant la pensée d'un homme évolue parfois, entre l'instant où il entame un ouvrage et celui où il le termine. Ce qui brûle, sans s'atténuer, dans Germinal, c'est l'indignation.* »

« *Goncourt- est-il besoin de le dire ?- n'a pas un mot dans son Journal sur la noire merveille que Zola venait d'édifier.* »

« *La loyauté de Zola. Pas de mot qui lui convienne mieux, pour Germinal, que celui-là. Tout se passe comme s'il avait voulu, dans ce livre, plus encore qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, ne pas écrire une ligne à laquelle il n'adhérât tout entier.* » (p.23)

Guy Fossat, membre de l'association

NB : les chiffres en gras, dans le texte de la préface, correspondent aux numéros des pages de l'édition *Rencontre*.

Préface

Henri Guillemin

La Joie de vivre avait paru, en librairie, fin février 1884. Un nouveau roman de Zola, Germinal, commença sa carrière, la même année, au mois de novembre - le 24 novembre - dans le Gil Blas.

Quand l'ouvrage sortira, chez Charpentier, en mars 1885, Emile Zola sera tout près d'avoir ses quarante-cinq ans. Son nez évolue. Que le nez, chez l'homme, change beaucoup avec les années, c'est un fait d'expérience (Claudel en parlait souvent). Goncourt, en 1883, fréquentait Zola depuis près de vingt ans, et ne s'aperçoit qu'à cette date, du nez étrange - « bifide », comme dira Léon Daudet - que le confrère offre aux regards. Ses lignes à ce sujet, devenues célèbres, sont du 10 avril 1883 : « Le nez de Zola, écrit-il, est [...] très particulier » ; c'est un nez « qui interroge, qui approuve, qui condamne » ; un nez qui est tantôt « gai », tantôt « triste » ; « toute la physionomie » de Zola « réside » dans cette protubérance faciale, incroyablement, chez lui, éloquente ; l'extrémité en est presque « divisée en deux lobes qu'on dirait, par moments, frétilants ». « Un nez de chien de chasse. »

Si son nez se scinde, peu à peu, l'ampleur de sa personne, en même temps, augmente dans des proportions alarmantes. Zola, en 1885, approche des cent kilos, avec un tour de ventre qui atteindra un mètre quatorze. Il ne fait pas assez d'exercice, bien qu'il ait, à Médan, une barque sur la Seine, la Nana, dans laquelle, en juin 1883, Goncourt, sardonique, l'a regardé ramer « lourdement, avec des mouvements de gros cloporte ». Il est moins sombre qu'on ne (p.9) l'a vu, mais avec des côtés bizarres, toujours. Du Journal de Goncourt, 2 mai 1885 : « Ce soir, on causait superstitions, chez Daudet. Sur ce chapitre, Zola est tout à fait curieux. Il parle de ces choses à voix basse, mystérieusement, comme s'il avait peur d'une oreille redoutable qui l'écouterait dans l'ombre de l'appartement. Il ne croit plus à la vertu du nombre 3. C'est le nombre 7 qui est pour lui, dans le moment, le nombre porte-bonheur. Et il laisse entendre qu'à Médan, le soir, il ferme ses fenêtres avec certaines combinaisons hermétiques. »

Au début de l'année 1884, il ne sait pas encore à quel sujet il va s'atteler. Quand on pense à ses déclarations publiques sur la rigueur avec laquelle il suit, imperturbable, d'ouvrage en ouvrage, le plan qu'il s'est fixé, il est difficile de ne pas sourire. Aucune place pour les ruraux dans ses listes de départ. Et c'est à un roman sur les campagnards qu'il a songé, après le Bonheur des Dames; le 18 avril 1883, Goncourt notait qu'il venait d'entendre Zola se « plaindre » de ce que « le titre de La Terre, destiné à son roman sur les paysans », lui avait été « pris, ces temps-ci, par quelqu'un ». Et c'est à l'idée de ce même livre que Zola est revenu, après la Joie de vivre. Goncourt, 16 janvier 1884 : « Zola vient me voir [...] Il est embarrassé à propos du roman qu'il doit faire maintenant, Les Paysans. Il aurait besoin de passer un mois dans une ferme en Beauce [etc.]. » Pas commode. Il y a bien aussi son projet des « chemins de fer », inscrit, celui-là, dans le plan d'autrefois. Zola tourne autour, fin 1883 ; « son roman sur le mouvement d'une gare, et la monographie d'un bonhomme vivant dans ce mouvement, avec un drame quelconque », il y viendra, mais plus tard; pour l'instant, « il ne le voit pas ». (Journal de Goncourt ; ibid.) Ce 16 janvier 1884, il dit qu'« il serait plus porté à faire quelque chose se rapportant à une grève dans un pays de mine » ; et déjà un schéma se dessine dans son esprit : le roman « débiterait par un bourgeois égorgé, à la première page » ; il y aurait procès, jugement; « des hommes condamnés à mort, d'autres à la prison » ; et, « parmi les débats du procès », l'occasion (p.10) d'une étude « sérieuse et approfondie » de « la question sociale » (Ibid.). Première apparition vague de ce qui sera Germinal. L'œuvre maîtresse d'Emile Zola, incontestablement son plus beau livre, l'idée ne lui en est venue qu'en cours de route. Rien sur la mine, rien sur une grève, dans la série des Rougon-Macquart telle qu'il l'avait d'abord conçue.

Le 2 avril 1884, un rapport de police signalait au préfet que M. Zola, ces jours derniers, s'était rendu « en Belgique », avec l'intention d'« étudier les houillères pour un grand roman minier » (sic). L'informateur retardait ; son rapport, en outre, était inexact. Depuis près d'un mois, le 2 avril, Zola avait regagné Paris et ce n'était pas en Belgique qu'il était allé s'informer sur place des choses, comme disait l'agent X, « minières ». Une grève avait éclaté à Anzin, le 21 février 1884. Zola était parti pour Anzin, le 29. Il était rentré chez lui le 5 ou le 6 mars. La grève durera cinquante-six jours et deux interpellations auront lieu, à la Chambre, sur l'intervention de la force armée. C'est par l'entremise du député de Valenciennes, Giard (Zola le connaissait un peu ; une relation de villégiature ; il l'avait rencontré en Bretagne) que le romancier avait pu voir de près les mineurs. Giard l'avait fait passer pour son

secrétaire. A Denain, il est allé boire une bière chez Balsy, ancien ouvrier que la Compagnie a mis dehors et qui tient un estaminet.

«- Bonjour, camarade », lui a dit Balsy, le prenant pour un militant. Et Zola s'est senti rougir. M. de Forcade, directeur des mines d'Anzin, auquel il s'est loyalement présenté sous son nom et en sa qualité d'écrivain, l'autorise - mais comment donc ! - à voir tout ce qu'il lui plaira. De préférence les « galeries sèches », a conseillé, toutefois, Forcade. Zola s'est fait insistant, avec une douceur tenace. C'est là où l'on ne souhaite point le voir aller qu'il ira, bien entendu, à tout prix. Et il plonge dans la « fosse Renard », six cent soixante-quinze mètres au-dessous du sol ; il y rampe « à quatre pattes » sous l'étouffement noir. (p.11)

Les notes de Zola pour *Germinal* (nous les avons toutes, grâce à M. Van Tieghem) sont captivantes. Le romancier a lu beaucoup de choses ; il a parcouru, ou analysé, les travaux de Le Play, de Léon Faucher, d'Audiganne, de Simonin, etc. ; il a consulté et le rapport Ducarre, de 1874, et la Gazette des Tribunaux de 1869 et 1870 sur les procès consécutifs aux tragédies d'Aubin et de La Ricamarie ; il s'est renseigné sur les grèves du Creusot, de Fourchambault et de Montceau-les-Mines. Mais ce qui compte, avant tout, pour lui, c'est l'information directe, le contact avec les lieux et les êtres. Ce « poète » est d'abord un instrument enregistreur. Ses notes sont là pour nous en convaincre : la descente de la « cage » qui vous englutit, verticalement, sous la terre, tandis que tombe une « pluie » sinistre. (« La pluie commence à une certaine profondeur, d'abord faible, puis augmentant » ; « ruissellement d'averse » qui ne cesse de s'accroître) ; tout au fond, dans les galeries qu'on fore, « l'ouvrier se met sur le flanc et attaque la veine de biais ; j'en ai vu un tout nu » ; il fait vingt-huit degrés ; ces hommes hideux, des pieds à la tête enduits d'une poussière ténébreuse ; « les yeux et les dents blancs, quand ils rient, des nègres »... Nous savons déjà comment Zola questionne, comment il conduit une enquête, n'oubliant rien de ce qui révèle non pas seulement l'existence authentique des hommes et des femmes dont il entend connaître la « condition », mais ce qu'on appelle leur « âme » : ce qu'ils pensent, ce qu'ils sentent, ce qu'ils croient. Et s'il s'enquiert, avec un soin patient, de la « « nourriture » des gens de la mine, de leurs « vêtements », de leurs jeux (les cartes, le « billon », la « crosse », les quilles ; combats de coqs et concours de pinsons où les « chichouïeux » se distinguent des « bastise-couics »), il se garderait d'omettre ce qui touche à la « religion » : « les prêtres ne vont guère dans les coronas ; on va seulement les chercher pour les agonies ». La messe ? La femme n'y va « guère » ; « des images de piété, pourtant », beaucoup, dans les maisons.

L'intention précise du roman, les notes préalables l'indiquent de la façon la moins ambiguë : « le soulèvement (p.12) des salariés », la secousse « donnée à la société, qui craque un instant » ; « en un mot, la lutte du capital et du travail ». « Je le veux », ce livre, écrit-il en toutes lettres, « je le veux prédisant l'avenir, posant la question qui sera la question la plus importante du XXe siècle ».

Cette fois, donc, carrément, un livre engagé. Une thèse, et qui ne se dissimulera point. Mais, attention ! « Des faits, sans plaidoyer » ; « ne pas tomber dans la revendication bête ». Ne pas, à plaisir, et contre la vérité, peindre les patrons diaboliques. Les décrire comme ils sont, d'ordinaire, « humains ». Et les ouvriers, il se refuse à les embellir. « Lâchés », ils « vont jusqu'au crime ». C'est vrai. Alors, le dire. Les montrer dans leur réalité totale : le « houilleur » est un être « écrasé », « mangeant mal », « souffrant dans ses enfants » ; quelqu'un qui est « au fond d'un véritable enfer ». Et quand il n'en peut plus, quand il essaye furieusement d'en sortir, ne rien cacher de sa « sauvagerie abominable » ; c'est une « bête » qu'on a fait de lui, une « bête exaspérée ». La grève et ses violences, c'est tout simple, terriblement simple : c'est « le pauvre contre le riche ; la faim contre la satiété » ; et ceux qui sont les plus forts, les riches, parce qu'ils ont l'Etat avec eux, l'armée avec eux, ils l'emportent, « la force restant maîtresse, laissant les ouvriers aplatis et muets de rage ».

Le personnage principal, Etienne Lantier, « fait son éducation socialiste ». Sa « révolte jusque-là, n'a été qu'instinctive » ; elle devient lucide. Il se rend compte de ce que c'est, l'affaire sociale : un système barbare où l'ouvrier est la victime d'une anarchie délibérée dite « concurrence ». L'ennemi n'est pas tel homme, tel patron, encore moins tel directeur. L'ennemi c'est « le dieu capital », invisible au fond d'un lointain « tabernacle » ; anonyme, et « dans l'ombre », il « mange » ces multitudes vouées à son « assouvissement ».

Significatifs, les titres entre lesquels a hésité Zola « La maison qui craque », « Le sol qui brûle », « La lézarde », « Le feu qui brûle », « L'orage qui monte » ; avec ces deux-ci, encore, où se mêle une espérance : « L'avenir qui souffle » (p.13), « Le sang qui germe ». Qui germe... Et Zola avait relevé cette indication : *Germinal*, an III ; « le peuple affamé envahit la Convention en criant : - Du pain et la Constitution de 93 ! » Un beau nom, celui de ce mois du calendrier révolutionnaire. Un nom dont le romancier s'empare, et qui, dans sa pensée, évoquera à la fois cette révolution nouvelle qui reste à faire, et la germination de l'équité.

Le rattachement de Germinal aux Rougon-Macquart n'était qu'un jeu. Zola disposait de personnages tout prêts pour endosser des rôles de prolétaires : les frères de Nana étaient trois. Etienne fera l'affaire. Et il y aura moyen, sans problèmes, de plaquer à son sujet quelques réminiscences du thème convenu : l'hérédité. Ce n'est pas que Zola y attache un prix vraiment sérieux. Ce qu'il avait à dire là-dessus, et qui n'était point faux, il l'avait déjà dit. Mais poursuivre sa « démonstration » - comme si la fiction romanesque pouvait « démontrer » quoi que ce soit - est une attitude que lui prescrivent ses intérêts publicitaires. Etienne Lantier, en conséquence, aura dans son sang un poison. Créature double ; menacée, menaçante. « Le préparer - écrit Zola - pour le roman sur les chemins de fer, où il commettra un crime. » Mais ce ne sera pas Etienne, finalement, la « bête humaine » ; ce sera Jacques, son frère, Claude étant déjà retenu, depuis le Ventre de Paris, pour le « roman d'art », où il sera le peintre. Dans le plan numéro deux (antérieur à La Conquête de Plassans), le nom d'Etienne Lantier figurait à côté de l'indication : un « roman judiciaire ; chemins de fer ». D'où l'idée de « préparer » ce personnage-là pour l'histoire qui lui est dévolue, de longue date, et à laquelle Zola l'emprunte pour l'ouvrage imprévu. Il songe même, en 1884, à faire une troisième fois reparaitre Etienne, dans ce « roman sur la Commune », qu'il a porté jadis sur sa liste et auquel il n'a nullement renoncé. A la date où nous sommes, il le voit, ce roman final, ou pré final, (p.14) « comme une résultante, un dénouement » et il y « ferait passer plusieurs des personnages des Rougon-Macquart ». Là aussi, son dessein se modifiera. Le roman « sur la guerre, le Siège, la Commune » se confondra avec le livre « sur la débâcle », et la Commune n'y prendra place qu'à peine, et en raccourci. Quant à réemployer Etienne, non. Un héros par roman. Un héros neuf, chaque fois. Esthétiquement, humainement, cela vaut mieux.

Le 26 mars 1884, Edmond de Goncourt - qui vient d'entendre, avec une satisfaction consolante, un vétérinaire-homme de lettres, M. Dodillon, lui avouer son « commencement de désenchantement sur le compte de Zola » (un esprit « distingué », ce M. Dodillon) - reçoit ensuite Zola lui-même. Dès que l'individu l'a quitté, il se jette sur son écritoire : Zola « se lamente sur les tracasseries d'esprit que va lui donner son gros bouquin sur les mineurs, avec toutes les choses qu'il faut faire entrer dedans » ; et il a naïvement confessé que, « plus de cent fois », à coup sûr, quand il se débattrait dans cette « énorme » besogne, « il se dira », rongé par son frein : que c'est bête, une tâche pareille ! « Un petit volume de deux cents pages », facile, « avec une histoire d'amour au milieu », est-ce que « ça n'aurait pas plus de succès que ce que je fais là » ? Pas une seconde, Goncourt n'a l'air de se poser la question qui pourtant n'est guère évitable : mais alors pourquoi diable Zola s'est-il lancé dans ce livre dont il gémit d'avance ? S'il l'écrit, ce « bouquin », au lieu de choisir un sujet où le travail irait tout seul, qui plairait davantage, qui lui rapporterait plus d'argent, s'il s'obstine semblablement, c'est à cause de quoi ?

Et si c'était parce que Zola, tout « commerçant » qu'il soit et séduit par les gros tirages, préfère, quand même et comme malgré lui, autre chose ? Une chose qui n'est pas le « succès » ; une chose qu'il lui arrive de mettre au-dessus de ses droits d'auteur ? Supposition qui désobligerait Edmond de Goncourt. D'où l'inachèvement d'une note qu'il aurait mieux fait de ne pas prendre. Il ne retient que le regret (p.15) de Zola, que ses tentations de regret ; est-il assez bas, hein, l'épicier ! Par malheur, dans l'anecdote, c'est l'épicier qui se renie.

La première ligne de Germinal date du 2 avril 1884 (tiens ! le jour même où ce policier... ; voir plus haut). Le manuscrit fut achevé le 23 janvier 1885. Dix mois de labeur quotidien.

J'ai refermé Germinal hier. C'était la troisième fois dans ma vie que je faisais ce voyage où Zola nous entraîne. J'ai tout revu avec des yeux neufs, lentement. Comment faire sentir la grandeur de tout cela ?

Tout a été dit sur Zola « peintre des foules », sur l'aspect épique des choses elles-mêmes sous sa plume, les dimensions qu'elles prennent, la vie puissante et sourde qu'il leur confère, et sur cet « univers » de Germinal, noir (à cause du charbon), blanc (à cause de la neige), rouge (à cause du sang). Une foule en marche, non pas cette masse molle, stupide et clapotante du champ de course, comme dans Nana, ou cette cohue de la clientèle dans le Bonheur des Dames, mais une foule dressée, ardente et qui va vers un but, il en avait déjà mis une en mouvement, quinze ans plus tôt, dans la Fortune des Rougon. Vous vous rappelez ? Les paysans républicains de Provence, debout devant le coup d'Etat du 2 décembre, tous ces pauvres gens, sur les routes, marchant à la mort. Une foule noble. Dans Germinal, la foule sauvage ; l'insurrection des esclaves, ivres de souffrances et de colère, capables de tout.

Il est devenu banal, dans la critique, de rapprocher l'alambic de l'Assommoir, le grand magasin du Bonheur, le « Voreux » de Germinal et la locomotive de la Bête humaine. « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » A

cette question romantique, Zola donnait la réponse. La voilà, l'« âme » des choses. Faites par l'homme, mais disjointes de lui, avec cette pulsation en elles, autonome. Des bêtes chaudes qui palpitent, et qui, sans yeux, guettent. Quant à l'« univers » de *Germinal*, je voudrais que nous (p.16) le considérions ensemble, pour tâcher de déceler, sous les personnages, tout ce que Zola essaye, là, de nous dire, peut-être bien aussi de se dire à lui-même.

Un mot, liminaire, sur le style. Zola n'est ni Flaubert, ni Chateaubriand. Leurs exigences ne sont pas les siennes. S'il est vrai (mais Claudel n'était pas d'accord, pour Flaubert) qu'ils sont essentiellement des musiciens à la poursuite de cet enchantement que suscitent les combinaisons de syllabes, alors, non, Zola n'est pas de leur espèce. Pas « dans la musique », Zola; « dans le coup », si j'ose dire, bien plutôt. Et surtout avec *Germinal*, qui est un livre de combat. Ce qui ne l'empêche pas de faire attention à ce qu'il écrit. « Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir » (I. 3). Je n'ai pas l'impression que ce soit là du style bâclé. Et, de même, la cage qui redescend ; elle « tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble » (Ibid.). Le style de *Germinal*, il semble que Zola, en personne, l'ait défini dans le papier qu'il avait remis à Lacroix sur l'allure générale de ses Rougon-Macquart : de la « chaleur » et de la « passion » ; « un torrent grondant, mais large ».

Des scènes pathétiques - je ne dis pas théâtrales, je dis poignantes, d'une vérité nue - jamais Zola ne nous en aura jeté en plein visage, en plein cœur, autant que dans ce livre-ci : la Maheude, affamée, affolée, ne sachant plus que devenir, aperçoit l'abbé Joire qui sort de la chapelle. Elle court vers lui. Elle sait bien qu'il n'aime pas se compromettre, qu'il ne vient que le moins possible au coron ; mais c'est un prêtre, quoi ! Un homme de Dieu. Il ne peut pas la congédier. La Maheude s'est précipitée sur ses pas : « -Monsieur le curé, monsieur le curé ! »... Mais il ne s'arrêta point. -Bonsoir, bonsoir, ma brave femme. » Il se sauvait. La Maheude « se retrouva devant chez elle ; ses jambes ne la portaient plus » (V. 4). Et l'assassinat du soldat. Étienne est devant cet enfant égorgé, cette « recrue » qu'on a envoyée à Montsou, avec ses camarades, pour intimider les grévistes et que Jeanlin, le gosse vicieux, a tué par-derrière, ignoblement, d'un coup de couteau. (p.17) Il est mort ; et Étienne dévisage, à ses pieds, ce petit Breton (le soldat lui avait parlé, un matin ; il lui avait dit qu'il était de Plogoff). « Les yeux bleus, largement ouverts, regardaient le ciel, de ce regard fixe dont il lui avait vu chercher à l'horizon le pays natal. Où ça se trouvait-il, ce Plogoff ? [...] Là-bas, là-bas [...] Le vent qui passait, si haut, avait peut-être soufflé sur la lande. Deux femmes étaient debout, la mère, la sœur, tenant leurs coiffes [...] regardant, elles aussi, comme si elles avaient pu voir ce que faisait, à cette heure, le petit [...] Elles l'attendraient toujours, maintenant ! [...] (VI. 4). Et la mort d'Alzire, Alzire Maheu, la petite bossue, si courageuse, si gentille, toujours à l'ouvrage. La grève a tellement duré que les plus acharnés se découragent. On n'a plus rien à manger dans les tanières prolétariennes. Et c'est Étienne lui-même qui vient de dire : « - Nous sommes foutus... Il faut se rendre. » La Maheude a éclaté : « - Qu'est-ce que tu dis ?... C'est toi qui dis ça, nom de Dieu ! » Deux des gamins rentraient, juste à ce moment, les mains vides ; « un monsieur leur avait bien donné deux sous ; mais, comme la sœur allongeait toujours des coups de pied au petit frère, les deux sous étaient tombés dans la neige ; et, Jeanlin s'étant mis à les chercher avec eux, on ne les avait plus retrouvés.

-Où est-il, Jeanlin ?- Il a filé ; il a dit qu'il avait des affaires. » La nuit descend. On n'a même plus de chandelle. Ni chandelle ni pain. Et l'enfant qui délire. « Mais la porte s'ouvrit, et cette fois, c'était le docteur Vanderhagen...

-Dépêchons, je suis pressé [...] Il avait heureusement des allumettes ; le père dut en enflammer six, une à une, et les tenir, pour qu'il pût examiner la malade. Déballée de sa couverture, elle grelottait sous cette lueur vacillante, d'une maigreur d'oiseau agonisant dans la neige. » Elle agonisait en effet ; en la remuant, on l'achève. « Le docteur se fâcha. » Allons bon ! « La voilà qui passe », qui lui « passe » dans les doigts. C'est du propre ! Il se tourne, brusque, vers la Maheude : « - Elle est morte de faim, ta sacrée gamine [...] « Vous m'appelez tous, je n'y peux rien... » ; « Maheu, les doigts brûlés, avait lâché l'allumette ; et les ténèbres (p.18) retombèrent [...] Le médecin était reparti en courant. Étienne n'entendait plus, dans la pièce noire, que les sanglots de la Maheude, qui répétait [...] « -Mon Dieu,... prenez-moi !... Mon Dieu, prenez mon homme, prenez les autres, par pitié, pour en finir ! » (VI. 2).

Et la bagarre Chaval-Étienne, pour Catherine, avec ce mot de la fin : « - Elle a raison. Ça suffit. Fous le camp ! » (V. 4). Et la Maheude, quand son mari, dans la fusillade, s'abat sous ses yeux : « Stupide, la Maheude se baissa. - Eh ! Mon vieux, relève-toi. Ce n'est rien, dis ?... (VI. 6). Et encore Catherine, entre les deux hommes, dans la galerie du fond. Chaval a du pain, et il compte sur son pain pour avoir la fille. « - Viens donc, bête ! Catherine eut un frisson. Pour la laisser libre, Étienne s'était détourné. Puis, comme elle ne bougeait pas, il lui dit à voix basse : - Va ! [...] »

(VII. 5). *Et, au même chapitre, Etienne et Catherine, après l'accident, bloqués dans les ténèbres, coincés sur un rebord de houille, les jambes dans l'eau qui monte. Cet affreux silence. Le cadavre blême du cheval qui glisse devant eux. Et ces deux désespérés, qui s'aimaient depuis toujours sans avoir osé jamais s'êtreindre, et qui, sûrs maintenant qu'ils vont mourir, font l'amour, comme des bêtes, à tâtons, dans la boue.*

*Sur le sens du livre, pas d'hésitation, n'est-ce pas ? Les notes de travail nous ont éclairés. Cependant la pensée d'un homme évolue parfois, entre l'instant où il entame un ouvrage et celui où il le termine. Ce qui brûle, sans s'atténuer, dans Germinal, c'est l'indignation. Retenue, guidée ; pas de rhétorique ; les faits suffisent. Des élégants ont eu la curiosité d'aller voir les mineurs chez eux, et le directeur Hennebeau a fait conduire ces touristes à travers les rues ouvrières. Ils sont entrés chez les Maheu. Ils sont ravis ; tout ce monde-là est si curieux ! Achevée leur excursion, ils ont tous cet « air enchanté » que l'on voit aux gens, à la foire, qui sortent « d'une baraque de phénomènes » (II. 3). Les Grégoire, sont de « bons riches » ; ils font l'aumône, (p.19) et leur conscience est dans le plus heureux repos. Ils vivent sur les millions que « des générations » de travailleurs ont « extraits » pour eux des entrailles de la terre (11. 1) et leur ami Deneulin, ce cynique, professe : « l'argent que vous gagnent les autres, est celui dont on engraisse le mieux » (Ibid.). Les Grégoire n'ont que bienveillance, du fond de leur villa, pour ces ombres laborieuses dont l'activité les nourrit. Sur un point seulement, M. Grégoire s'irrite à leur sujet : ces pauvres, quelle rage ont-ils de faire tant d'enfants ? C'est absurde. La Maheude, qui ne s'en tire pas avec sa nichée, est venue sonner à la villa. Cent sous, et elle joindrait les deux bouts, ce mois-ci. Cent sous, qu'est-ce que c'est pour M. et Mme Grégoire ? Mais les Grégoire ont des principes. Pas d'argent aux quémandeurs ; jamais d'argent ; des dons en nature ; on ne sait que trop ce qu'ils en font, les ouvriers, de l'argent ! Et tandis que Mme Grégoire prépare pour la Maheude un paquet de vieilles nippes, elle l'interroge avec politesse : des enfants ? «- Oh ! Madame, j'en ai sept. M. Grégoire, qui s'était remis à lire son journal, eut un sursaut [...] Sept enfants, mais pourquoi ? Bon Dieu ! » Et la vieille dame elle-même, scandalisée, murmure : Voyons donc ! mais « c'est imprudent... ». La Maheude ne veut pas déplaire. Elle récite : « le mieux », pour tout le monde, « c'est de tâcher de faire honnêtement ses affaires, dans l'endroit où le bon Dieu nous a mis » ; « M. Grégoire l'approuva beaucoup.- Avec de tels sentiments, ma brave femme, on est au-dessus de l'infortune. » (II.2) *Doux monstres, inconscients.**

Un personnage s'impose à nous, en raison même de son effacement. Et c'est une réussite, chez un écrivain, cet art de nous graver dans la mémoire une silhouette fugitive. Toute la préoccupation de l'abbé Joire tient en une formule : pas d'esclandre ; il a des ambitions, ce « gros chat » ; Montsou n'est qu'une étape, gênante, dans sa montée. Il passe, discret, méticuleux, « retroussant sa soutane » pour n'en point gêner les bords, quand il a plu. « Il était doux ; il affectait de ne s'occuper de rien, pour ne fâcher ni les ouvriers ni les patrons. » (11. 2) Il n'ennuie personne. (p.20) Il s'en voudrait d'être importun. On ne « croit » plus, chez les mineurs ? Hélas ! le malheur des temps...

«- Encore si ce que les curés racontent était vrai, » dit la Maheude, « si les pauvres gens de ce monde étaient les riches dans l'autre ! Un éclat de rire l'interrompt, les enfants eux-mêmes haussaient les épaules...- Ah ouiche ! les curés, s'écriait Maheu. S'ils croyaient ça, ils mangeraient moins et ils travailleraient davantage pour se réserver là-haut une bonne place » [...] (111. 3). Et Lantier intervient, avec sa foi nouvelle : finis ces rêves, ces mensonges, de Providence et de paradis ! C'est à nous, à nous tout seuls, avec nos bras, nos volontés, de faire « le bonheur sur la terre ». « Le bon Dieu est mort. » Tant mieux ! Fable ensevelie. A la place de cette légende, la Vérité, qui s'appelle aussi « la Justice » ; c'est le règne de la Justice qui « assurera le bonheur des hommes » (Ibid.).

La loyauté d'Émile Zola est entière. L'Eglise n'a pas que des Joire dans son sein. Et voici Ranvier, le jeune prêtre qui a succédé à Joire, dont le stage à Montsou a pris fin, Dieu soit loué ! L'abbé Ranvier est là quand la grève se produit. Et de même que dans La Fortune des Rougon, Zola a mis en scène-parce que ce fut ainsi - des prêtres soutenant la cause des insurgés républicains en Décembre, de même que dans Vérité, son dernier livre, il ne cachera point (comme d'autres le feront, dans son camp) qu'il y eut des catholiques dreyfusards, des prêtres dreyfusards, et avec feu, et à tous risques, de même dans Germinal, son abbé Ranvier prend parti pour les misérables. Le zèle de la charité le dévore. Il « trouvait des excuses » ce fou, jusqu'aux « scélératesses des grévistes » ; il « attaquait [...] la bourgeoisie » ! La Compagnie n'en revient pas. « S'il nous ennuie trop », dit le directeur, « l'évêque » est là pour nous « débarrasser » de lui (VI. 1). Quel triste exemple ! Un déserteur ; un malfaiteur.

On ne l'écoute pas, l'abbé Ranvier, chez ces prolétaires qu'il voudrait servir. Il est de leur côté, c'est bon ! Mais il perd son temps avec ces histoires de l'autre monde qu'il associe à ses discours. Dans ses yeux, « une telle lumière » ! (p.21) (VI. 2). En vain. Son « ardente prédication l'emportait en paroles mystiques; depuis longtemps les pauvres gens ne comprenaient plus » (Ibid.).

Ce que la condition où l'ont réduit ceux qui l'exploitent a fait du prolétariat, Zola ne triche pas pour le dire. A la créature privée de tout, l'animalité seule reste offerte. Les filles couchent avec les mâles dès qu'elles sont nubiles. Les jours de beau temps, la campagne est pleine d'accouplements, dans chaque bosquet, dans chaque creux d'herbe. Les parents laissent faire, ayant agi de même. On connaît la fortune illustre que réserveront les petits journaux à la Mouquette, cette fille chaude, folle de son corps, rieuse, gouailleuse, qui sait jouir et qui, toujours nue sous sa robe, adore, pour narguer les gens, leur montrer son derrière. Les petits journaux font leur travail de valets. Réduire Germinal aux fesses de la Mouquette, un exploit. Une fois de plus, pourtant, dans ce livre, l'inclination que nous avons déjà si souvent remarquée, en cheminant avec Zola : qu'il ne croit pas au bienfait de la « libération des instincts », que cet homme libre y devine le contraire d'une liberté, que son cœur, invinciblement, donne raison aux êtres purs. On l'avait vu, dans ses notes, à propos d'Étienne et de Catherine, s'exhorter à ne pas refaire, avec eux, l'histoire de Gervaise et de Goujet : « pas d'un amour à la Goujet » ; il avait eu, même, un adjectif de condamnation: pas d'amour « platonique et pleurard » ; et si Lantier n'exigeait pas tout de suite que Catherine se donnât, c'est qu», en lui, se trouvait « contrarié », sans plus, « par des timidités premières ». Mais Étienne et Catherine n'accompliront l'acte sexuel que tout à la fin du drame et dans les circonstances que nous savons ; parce qu'ils se sentent perdus ; parce qu'ils ont atteint l'extrémité du désespoir. Et Zola n'a pas pu, avant cette heure affreuse, leur ôter, à l'un comme à l'autre, le sentiment que leur amour était d'un autre ordre, et que la chair l'engloutirait : « une barrière s'élevait » entre eux, faite « de honte, de répugnances, de délicatesses » qu'ils ne parvenaient point à « s'expliquer eux-mêmes » (II. 4). Ainsi avaient été non pas seulement Goujet (p.22) devant Gervaise, mais aussi Miette et Silvère, mais tout le temps de leur bonheur, l'Adam et l'Eve du Paradou.

Je disais « loyauté » tout à l'heure. La loyauté de Zola. Pas de mot qui lui convienne mieux, pour Germinal, que celui-là. Tout se passe comme s'il avait voulu, dans ce livre, plus encore qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, ne pas écrire une ligne à laquelle il n'adhérât tout entier. Il n'aime pas les gens d'Eglise ; mais il accueille l'abbé Ranvier ; il n'aime pas les militaires ; mais le capitaine qui doit commander la troupe dirigée contre les grévistes est un républicain, et ce malheureux est écartelé entre son devoir et sa conscience. Par toutes ses liaisons, Zola se classe au nombre des libre-penseurs. Ce n'est pas pour autant qu'il s'interdira le petit paragraphe que voici. Il s'agit du scandale causé, chez les gens de bien, par le comportement de Ranvier. L'évêque, certes, a « déplacé » bien vite ce jeune fou qui donnait dans les idées rouges. Mais l'aventure avait été révoltante à ce point que « toute la bourgeoisie » du diocèse la « commentait avec passion » ; on en a parlé à ce « grand dîner » qu'offrent les Grégoire pour les fiançailles de Cécile, et le notaire, « comme le dessert paraissait, se posa très résolument en libre-penseur » (VII. 1). Le notaire n'a plus confiance même en l'évêque, en dépit du geste, un peu tardif, de la hiérarchie pour protéger les honnêtes gens. Le notaire se déclare « de gauche » ; la bonne gauche anticléricale et propriétaire. Et il le fait du même mouvement qu'on avait vu à ses semblables, voltairiens sous Louis-Pilippe, tout à coup devenus fougueusement cléricaux après la secousse de février, quand l'Eglise leur était apparue si précieuse pour enseigner, sous peine d'enfer, la résignation aux démunis. Ah ! Si maintenant les curés trahissent, s'ils ne défendent plus la propriété, vive Voltaire, de nouveau, et comment !

Regardons bien, le moment en est venu, regardons de près le « socialisme » de Zola dans Germinal. Son Etienne ressemble plus qu'on ne pense au Florent du (p.23) Ventre de Paris, au petit Silvère de La Fortune. Le romancier les suivait du regard avec douceur, avec tendresse. Mais les réserves dont il a fait preuve quant à leurs « illusions », elles sont là, toujours, distinctes, explicites. Etienne est la proie d'un songe. Il affirme que « le siècle ne s'achèvera pas » sans que survienne la révolution définitive, le « chambardement » qui, « cette fois », « nettoiera la société du haut en bas » (111. 1). Et les Maheu l'écoutent, le cœur battant; « une trouée de lumière » s'ouvrirait dans leur vie. « L'éternel recommencement de la misère, le travail de brute, ce destin de bétail qui donne sa laine et qu'on égorge, tout le malheur disparaissait, comme balayé par un grand coup de soleil [...]; la justice descendait du ciel [...], une humanité jeune, purgée de ses crimes, ne formait plus qu'un seul peuple [...] » (III. 3). Mais lisons la suite : « le rêve s'élargissait, s'embellissait, d'autant plus séducteur qu'il montait plus haut dans l'impossible. »

(Ibid.). Puis : « Lorsqu'on vit comme des bêtes, le nez à terre, il faut bien un coin de mensonge... » (Ibid.) « Impossible » ; « mensonge »... *C'est Zola qui hoche la tête, avec un sourire navré, devant ces enfantillages. Et plus loin, lorsque la crise est à son paroxysme, ceci, par deux fois, concernant Etienne, d'abord, la Maheude ensuite : « sa raison chancelait; il ne restait que l'idée fixe du sectaire » (IV. 7); « l'idéal impossible tournait en poison, au fond de ce crâne fêlé par la douleur), (VI. 2).*

L'action de Germinal se déroule sous l'Empire, et le romancier écrit en 1884. Elle n'est pas loin, cette fin du siècle avant laquelle devait avoir lieu, selon la prophétie d'Etienne Lantier, la grande Parousie humaine ; fausse prophétie, bien certainement. L'explosion de la Commune s'est produite ; Zola en a été le témoin; et si les Versaillais lui ont fait horreur, il n'était pas d'accord avec les gens de l'Hôtel de Ville. Lorsqu'il met sur les lèvres d'Hennebeau cette définition de l'Internationale ouvrière : « une armée de brigands » (IV. 2), il est bien loin de penser comme lui ; mais il n'a pas même une allusion au Manifeste de Karl Marx, et cette Internationale exécrée des (p.24) riches, il ne nous la montre - de biais, très vite - que sous l'aspect d'un pandemonium où des frénétiques s'entre-dévorent. L'étrange Souvarine semble son porte-parole. Il n'a pas de rôle actif dans le roman. Il est, à lui seul, le cœur de cette tragédie. Souvarine déteste les intrigants « qui entrent dans la politique comme on entre au barreau, pour y gagner des rentes à coups de phrases » (VII. 2), et il explique aux ouvriers, ses frères : « Jamais vous ne serez dignes du bonheur [...] tant que votre haine des bourgeois viendra uniquement de votre besoin enragé, d'être des bourgeois », à votre tour. (VI. 3).

Le bonheur ? Ah ! C'est folie, effectivement, de rêver que les hommes le posséderont lorsque sera plus juste, ici-bas, la répartition des richesses ! Resteront toujours ces souffrances qui n'ont rien à voir avec l'économie et qu'engendrent le désir et la mort. A l'heure même où le directeur Hennebeau se bat pour les privilèges de la compagnie, sa vie secrète est dévastée. C'est la terre elle-même qui est un lieu de supplice; « le bien serait de ne pas être » (V. 5). Ces deux ennemis, Négrel, Lantier, chacun d'un côté de la barricade, ils s'embrassent, à la fin, dans la mine, ils éclatent en sanglots quand Etienne a été sauvé, par miracle ; ils ne savent plus où ils en sont ; ils savent seulement qu'ils viennent d'avoir la révélation, tous les deux, d'un de ces « excès de douleur où peut tomber la vie » (VII. 5). Etienne s'épouvante de ce qu'il a fait en « démuselant » (V. 6) ces misérables qu'il a vus pareils à des fauves, en déchaînant cette foule horrible, prête aux « atrocités » ; des femmes ont écharpé Maigrat, l'épicier, lui ont déchiqueté le ventre, ont brandi, en hurlant, ce morceau de viande « velue, sanglante », son sexe arraché. Et c'était les mêmes qui pleuraient, hier, quand Etienne leur ouvrait un horizon bleu ; les mêmes qui faisaient penser, avec leurs yeux illuminés, aux « chrétiens des premiers jours » (III. 3) ! C'est cela, la vérité, sur nous autres hommes. De cette pure Eglise des Catacombes, ce qui est sorti c'est l'abomination d'un trône semblable à ceux de la terre ; massacres, bûchers, dragonnades, la Religion complice de toutes les (p.25) oppressions. Et ce qui est sorti, de même, des Icaris et autres prêcheurs harmonieux, ce sont les pétroleuses et Paris en flammes. A quoi bon le sursaut des pauvres ! Avant son accès de démence, si terriblement puni, la Maheude s'était pourtant bien souvenue de Quarante-Huit. Pour ce que ça leur avait rapporté, aux mineurs, Quarante-Huit ! « une année de chien, qui les avait laissés nus comme des vers » (IV. 3). Maintenant, elle est dégrisée. Un mensonge, oui, un affreux mensonge, ce rêve auquel elle avait cru ; « Ce n'était pas vrai, il n'y avait rien là-bas des choses qu'on s'imaginait [...] » (VII. 1).

Nous connaissons la tentation de Zola ; nous la connaissons de longue date. Mais, si rude que lui apparaisse l'existence, comme il avait conclu, hier, par ce cri : « joie de vivre ! », aujourd'hui, au fronton de ce sombre livre, une lumière aussi, une clarté d'aube. La Maheude, au dernier chapitre, relèvera la tête ; une « certitude » est en elle, contre quoi toute expérience est impuissante ; « s'il n'y avait plus de bon Dieu, il en repousserait un autre ! » (VII. 6). La faiblesse des hommes, la bassesse des hommes, tout ce qui rôde en nous d'immonde, les cupidités, les férocités, les haines, le goût du mal, le goût de nuire, tout ce que la créature contient de vil et d'effroyable et qui semble nous condamner pour toujours au malheur, tout cela, moins que personne, Zola n'irait le nier. Il a perdu son Dieu d'enfance. Il ne croit plus au « Rédempteur ». Il ignore, il consent à ne jamais savoir, ce qu'il y a derrière le tombeau. Bien possible qu'il n'y ait rien, que le néant. N'importe ; dans son cœur aussi, l'espérance, irrésistible. Et même s'il n'y avait pas l'espérance, une volonté, en lui, une bonne volonté qui lui est consubstantielle, qui habite ses veines et son souffle. Il n'y a pas à y renoncer, attendu que c'est plus fort que lui ; qu'il est aimanté, commandé, comme la boussole par le pôle ; qu'il n'y a pas moyen, quelles que soient sa misère et ses déconvenues, absolument pas moyen de perdre cœur, qu'il le sent bien, que nous sommes (p.26) faits pour le

bonheur, un bonheur qu'il faut mériter et dont peut-être nous ne savons ni le nom, ni la forme, mais le bonheur, oui, le Bonheur.

Cette affaire du socialisme, ce n'est pas tout clair. Les voies et moyens ? Zola ne sait pas trop que dire, à ce sujet. Mais ce qui n'est pas obscur, en tout cas, aveuglant au contraire, c'est que ce qui est ne peut pas durer. Il y a des choses qu'on n'accepte pas. On ne peut accepter — c'est intolérable — qu'il y ait, à côté de soi, même et surtout quand on est personnellement à l'abri, cette situation monstrueuse : des gens qui peinent, à s'en tuer, et qui n'ont pas même de quoi nourrir leurs enfants; des travailleurs (et il n'y a que les travailleurs qui fassent leur métier d'homme, sur la terre), des travailleurs que d'autres ont assujettis, d'autres qui ne travaillent pas, ou qui ne « travaillent », à leur drôle de manière, qu'à tout arranger, du matin au soir, pour confisquer à leur profit le labeur des exploités. Ces adroits, ces infâmes, leur clan se nomme « la bourgeoisie ». Ce jeu-là doit cesser. Et si, pour les en convaincre, il n'y a pas d'autre façon que de leur faire peur, *Germinal*, avec ses pages rouges, aura du moins servi à cela. Notes de travail : « il faut que le lecteur bourgeois ait un frisson de terreur ». Les avertir, également, les maîtres, que c'est forcé, quoi qu'ils en pensent : un jour ou l'autre, « les choses changeront »; parce que « l'ouvrier réfléchit », désormais (III. 3), que ses yeux s'ouvrent, qu'il commence à comprendre ce qui se passe, et ce que c'est, en vérité, cet « ordre » qu'on lui a si longtemps fait prendre pour sacré, puis pour naturel, de toutes manières pour immuable ; il commence à deviner les rouages de la grande machine où sont broyées les multitudes pour l'opulence de quelques-uns. Les riches sont les plus forts ? Est-ce bien sûr ? Ils ont le pouvoir avec eux, autrement dit l'armée, autrement dit les préposés à la foudre, ceux qui tirent au commandement, pour la persuasion des esclaves. Tant que les riches ont devant eux cet écran protecteur, ils sont tranquilles. Mais pour combien de temps, l'écran ? Où les recrute-t-on, ces tueurs par ordre ? Ils ne (p.27) sont plus, comme autrefois, des mercenaires. L'armée, maintenant, c'est la nation. La nation, à cent contre un, c'est les pauvres. Ce sont « des soldats pris dans le peuple que l'on arme contre le peuple »; et pour que le système se dérängeât, « il suffirait que l'ouvrier, le paysan, dans les casernes, se souvint de son origine » (VI.1). Compromise, à présent, non, la pérennité de la domination bourgeoise ?

Germinal s'achève sur l'image d'un homme qui marche ; Etienne Lantier qui s'en va. La Compagnie l'a congédié, mais il a trouvé du travail à Paris. Il marche, le cœur gonflé d'espoir. Ce qu'il a cru, il le croit toujours, même s'il n'a plus l'idée naïve que la Justice est pour demain. Ce qui est sûr-sûr comme ce soleil qui monte, sûr comme la dilatation du grain dans la terre- c'est qu'elle viendra, la Justice. Elle ne peut pas ne pas venir. « Le soleil d'avril rayonnait ». Etienne s'emplissait du printemps. « Très haut, un chant d'alouette lui fit regarder le ciel ». En avant !

Pailleron avait profité de son discours de réception sous la coupole pour insulter Zola, le 17 janvier 1884. « Imaginer dans l'odieux, solenniser dans l'obscène », tel est, disait-il, l'usage aujourd'hui de ceux (pluriel de majesté) qui déshonorent la Littérature et « cette grande étude de l'âme humaine » à laquelle lui-même apportait sa contribution modeste, mais immortelle. Et toute la bile jalouse de Goncourt ne l'avait pas retenu d'un haut-le-corps lorsqu'il avait vu, le 14 juillet, le gouvernement, qui re-décorait un Aurélien Scholl, faire comme si Zola n'existait pas. (« C'est raide, ce 14 juillet de la République athénienne qui fait Scholl officier de la Légion d'honneur, et n'a osé faire Zola chevalier. »)

Germinal enfonça Zola davantage. Décidément, ce gros gaillard conduisait bien mal l'administration de sa carrière. Au Journal des Débats (17 mars), on est aimable ; mais Adolphe Brisson a trouvé (le 8), dans *Les Annales*, que « l'amour de la vérité » a des bornes et qu'il « entraîne » M. Zola « bien loin ». Le Siècle, où l'on ressemble (p.28) assez au notaire de Montson, A. Z. estime que si l'auteur de *Germinal*, sans doute, est un « grand artiste », il pratique trop peu cette « impassibilité » que savait garder son maître Flaubert. Mais c'est au Figaro qu'arrivent des choses curieuses. Ph. Gille y avait fait insérer, dès le 4 mars, un article chaleureux. Émotion chez les lecteurs. Une mise au point est nécessaire. Anatole Claveau, sous le pseudonyme de « Quidam », s'en charge avec zèle. Il ne saurait démentir Gille ; un journal bien tenu ne peut pas aussi rapidement énoncer le contraire de ce qu'il a, par imprudence, imprimé ; « un livre puissant », *Germinal*, « un livre superbe », déclare donc, en exorde, M. Claveau ; à ce magnifique ouvrage, « notre collaborateur Ph. Gille a rendu pleine et entière justice ». Toutefois... Le mandaté à l'éreintement va dès lors y aller comme il faut. Le dernier produit de M. Zola ? Une pure et simple résurrection du « roman socialiste », et « tout ce qui, dans ces pages violentes, est école et théorie » relève du genre le plus « détestable ». Claveau connaît les vieilles ruses : l'indication sérieuse une fois donnée, tourner court, et, quittant vite la politique, tonner sur l'abjection naturaliste, dénoncer l'écœurant « étalage de sensualité, de

bestialité » auquel M. Zola se complait, pousser le cri d'alarme au nom de la dignité même de l'art d'écrire. *Germinal*, c'est « le naturalisme dans toute sa gloire », « le pourceau sur son fumier ». En fait de « cochonnerie » (sic), « *Germinal* dépasse de cent coudées, non seulement *L'Assommoir* et *Nana*, mais *Pot-Bouille* et *La Joie de vivre* où les amateurs croyaient pourtant avoir touché le comble du régal » ; quant aux scènes d'horreur, l'infortuné M. Zola n'y obtient jamais « l'effet qu'il attend » ; « au lieu de l'impression forte dont il veut nous saisir, c'est la nausée et le rire qui viennent ; quand le cœur ne se soulève pas, la rate part ». Et quel langage, mon Dieu ! M. Zola se sert de sa plume « comme d'un pilon ou d'un hachoir pour broyer la langue française et la réduire en chair à pâté. » Une pitié vous prend devant « ce dévergondage de la pensée et du style » ; etc...

La besogne rectificative de M. Claveau parut encore (p.29) insuffisante, et, dans le *Figaro* du 4 avril, un M. Duhamel (Henry) tint à marquer, du ton calme de la compétence, tout ce que *Germinal* avait de surprenant pour « ceux qui connaissent [réellement] les pays miniers » ; le « tableau » qu'en présente M. Zola ne manquera point d'« étonner » quiconque a eu « l'occasion de les voir de près » ; et l'on reste déconcerté du parler et des mœurs que M. Zola « attribue à cette population houillère du nord de la France, si douce, si calme, si honnête » ; « la plupart des types inventés par l'auteur se rapprochent autant du véritable mineur que le sublime, par exemple, des réunions publiques se rapproche de l'ouvrier honnête et laborieux des villes ». (Deux fois « honnête », en si peu de lignes ! C'est que le mot est capital. Honnête, le prolétaire soumis ; déshonnête, malhonnête, celui qui ne l'est pas ; il s'exclut de la communauté.)

Zola ne répondait jamais aux outrages. Mais devant cette sournoiserie pateline (car les éloges étaient là, opportuns, pour mieux feindre l'objectivité : « puissance » admirable, pages qui sont « de purs chefs-d'œuvre »), il bondit. « Ah ! J'ai « menti », paraît-il ? « Qu'on ne me contredise pas avec des raisons sentimentales ; qu'on veuille bien consulter les statistiques, se renseigner sur les lieux [...] A chaque accusation, je pourrais répondre par un document » ; « pourquoi veut-on que je calomnie les misérables ? » Je les ai vus, et ils m'ont « empli les yeux de larmes ». Ces écrasés, ces asphyxiés, « je n'ai eu qu'un désir : les montrer tels que notre société les a faits, et soulever une telle pitié, un tel cri de justice que la France cesse enfin de se laisser dévorer [...] » (Lettre à F. Magnard, directeur du *Figaro*, 4 avril 1885.)

Il n'en avait jamais tant dit. Où étaient-elles, ses précautions de jadis : « Je verbalise seulement [...] ; la conclusion échappe à l'artiste » ? Récente, même, d'hier, ou presque, sa prudence dans la note qu'il avait remise au *Gil Blas* pour y annoncer *Germinal* (20 septembre 1884) : « On sait que l'auteur ne prend jamais parti ; il se contente d'exposer le résultat de son enquête ». Le gouvernement interdira, en (p.30) octobre, la représentation de la pièce que Busnach avait tirée du livre. L'avis de la Commission d'examen était formel : spectacle qui « offrirait les plus grands dangers au point de vue de l'ordre social ». Zola se lancera de nouveau en avant : « On nous a condamnés [Busnach et moi] uniquement parce que la pièce est républicaine et socialiste ». Suivait un portrait du ministre responsable, Goblet, « sec, froid, rageur [...], les yeux durs du bourgeois dont l'ambition a fait un républicain sous la République », mais qui satisfait, « quand il peut », toutes les « rancunes » de sa caste.

Mal parti, de plus en plus mal parti pour sa nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur, cet écrivain de quarante-cinq ans qui n'a pas su encore, à son âge, se mettre dans la tête le b-a-ba de l'avancement mondain. Nasarder les importants et se créer des inimitiés féroces du côté du Pouvoir, pour un écrivain qui aime le succès, c'est champêtre. Il est comme ça, Zola. Ambitieux, avisé, et tout à coup, à l'improviste, possédé d'un démon ruineux.

Goncourt- est-il besoin de le dire ?- n'a pas un mot dans son *Journal* sur la noire merveille que Zola venait d'édifier. Mais Huysmans en restait « hanté ». Quelle « poigne » ! « Un sacré beau livre ! » Une telle « intensité de mélancolie » ! « C'est un lamento des ténèbres, un *lamma sabactani* de la faim ». Et Jules Lemaître- qui n'est pas encore l'ornement de la « Patrie française »- compare publiquement (14 mars 1885 ; *Revue politique et littéraire*) *Germinal* à l'Illiade.

1885 est l'année, à la fois, de la mort de Victor Hugo et de l'apparition de *Germinal*. Le vieux bonhomme des Misérables pouvait aller dormir. Sa relève était assurée. (p.31)

Henri Guillemin

